

Selina Kordzumdieke

Le frère étranger

Un roman court

Selina Kordzumdieke

Le frère étranger

Un roman court

© 2021 Selina Kordzumdieke
1^e édition, novembre 2021

Texte :	Selina Kordzumdieke
Design de la couverture :	Selina Kordzumdieke
Illustration de la couverture :	Selina Kordzumdieke
Impression et liaison :	Mobus AG, 4332 Stein
	www.buchmodul.ch
	imprimé en Suisse

Avant-propos

Le présent livre fut rédigé en tenant compte des circonstances historiques. Il s'agit toutefois d'une fiction et l'auteur se permet d'apporter ses propres idées, parfois différentes des événements historiques. Le récit dans ses traits principaux se base sur des événements réels du 7 février 1945. Ce jour-là, un train avec 1200 réfugiés juifs venant du ghetto de Theresienstadt arriva à Saint-Gall. Le sauvetage put être réalisé grâce à un accord entre l'ancien conseiller fédéral Jean-Marie Musy et Heinrich Himmler, haut SS-fonctionnaire responsable pour l'élaboration de la « Solution finale »¹ et un des hommes les plus puissants de l'Allemagne nazie.² A l'origine, ce dernier avait exigé une somme de 5 milliards de francs suisses en contrepartie de la libération des réfugiés, somme qu'il ne reçut jamais.³

¹ « Solution finale » : euphémisme utilisé par les hauts fonctionnaires nazis, se référant au massacre collectif des Juifs et d'autres minorités dans les camps de concentration et d'extermination.

² Flügge, M. (2004). *Rettung ohne Retter. Oder ein Zug aus Theresienstadt*. München: Deutscher Taschenbuchverlag.

³ Krummenacher, J. (2005). *Flüchtiges Glück. Die Flüchtlinge im Grenzkanon St. Gallen zur Zeit des Nationalsozialismus*. Zürich: Limmat Verlag.

Prologue

Le vacarme du train me tire du sommeil. Depuis que nous montâmes dans le wagon, il y a plusieurs heures déjà, peut-être même une journée passa. Le train s'arrêta une première fois à Augsburg. J'ai paniqué quand les hommes durent descendre, mais je me calmai immédiatement quand ils sont revenus. Ils durent seulement déplacer des bagages dans un autre train. Je me demande où ce train-ci nous conduira. Les officiers qui nous accompagnent nous donnèrent de la nourriture : du pain et de la confiture. C'est la première fois depuis des semaines que j'ai assez à manger.

Je sens les roues de fer se ralentir, les vibrations entre les sections des voies ferrées diminuent de plus en plus. Quand finalement, le train s'arrête pour la deuxième fois, un frisson me submerge.

Je suis un des plus jeunes du wagon, la plupart des personnes autour de moi ont au moins une quarantaine d'années de plus. Le directeur du camp dut me mettre par erreur sur la liste des personnes à déporter, je ne portai pas volontaire. Où est-ce qu'ils vont me conduire ?

La porte du wagon s'ouvre en grinçant et je vois un homme en uniforme vert qui apparaît dans l'allée centrale, entre les compartiments. Il nous donne l'ordre d'enlever l'étoile jaune sur nos vestes et de nous pomponner pour l'arrivée en Suisse. Sa voix forte et militaire résonne dans mes oreilles. Je me dépêche d'enlever le tissu jaune collé avec une épingle sur ma poitrine, avant d'attirer l'attention de l'officier, et le jette dans le panier

qui traverse les rangs. Une femme aux cheveux gris, assise sur la place à côté de moi, essaie de lisser le col sale de ma chemise. Je ne réagis pas et me laisse glisser dans le coin proche de la fenêtre, une fois que sa procédure fut finie. Je ne sais pas à quelle heure nous arrivons, mais il devrait être aux alentours de midi quand le train s'arrête à nouveau. La porte s'ouvre, je peux distinguer un panneau qui porte l'inscription Saint Fiden. C'est notre destination. Quelques secouristes aident les plus faibles à descendre, la femme d'avant me prend par la main, elle est encore dans un état de santé suffisant pour descendre elle-même. Dehors, il fait froid. Même si le soleil fait déjà fondre la gelée blanche sur les herbes et les arbres, l'air reste mordant, il me coupe presque le souffle. Je suis des yeux les petits nuages formés par mon haleine, ils se répandent dans l'air et puis s'envolent vers nulle part. Je les envie, ils sont libres.

Nous devons suivre un homme qui va nous conduire aux dortoirs, où nous recevrons de l'aide médicale. Pendant que nous marchons sur les trottoirs asphaltés, de plus en plus de passants nous rejoignent, s'arrêtent aux bas-côtés et nous observent attentivement. Un adolescent offre à la femme aux cheveux gris de porter ses bagages, ce qu'elle accepte avec joie.

Peu après, nous atteignons un bâtiment d'école. Il a quatre étages. Le rez-de-chaussée est construit en pierre grise, l'autre partie est recouverte d'un mur blanc. Nous traversons une grande place, embellie de quelques arbres feuillus – une cour de récréation, je suppose – et puis nous nous arrêtons devant une porte de plusieurs mètres de hauteur. En dessus, sur une plaque métallique est inscrit Schulhaus Hadwig 1907.

L'escalier qui se trouve à l'autre côté de la porte est lumineux. D'autres secouristes viennent et nous séparent en groupes de dix. Ils nous disent que nous pouvons prendre une douche dans la salle de bains avant l'inspection par un médecin. Bientôt, c'est au tour de mon groupe. Le plancher en lambris est froid sous mes pieds, je dois faire attention de ne pas glisser sur le sol tout mouillé. Le spectacle des corps nus d'hommes, en même temps inconnus et familiers, me dégoûte. Je vis déjà trop de corps, mais ceux-là étaient froids comme de la glace. Même l'eau chaude qui se verse sur ma tête, sur mes épaules, sur mon dos, n'aurait pas pu les réveiller.

« Les dortoirs se trouvent en haut. », c'est ce qu'ils nous disent. La montée est pénible. Je ne suis pas assez fort pour me battre jusqu'au deuxième étage, la seule chose que je veux est me coucher, fermer les yeux et ne plus jamais me réveiller. Après quelques marches, je m'écroule. Crispé, je m'agrippe à la rampe, mon cœur bat à toute allure. *Ils vont te punir si tu ne continues pas, ils vont t'enfermer tout seul, dans la chambre au fond du couloir, celle avec la fenêtre barrée, qui ne laisse entrer aucun rayon de soleil.* Cette pensée me fait paniquer et je me force à me lever et à continuer, il faut toujours continuer, ne pas se focaliser sur l'après, seulement se concentrer sur le présent. Une main m'attrape, me soulève. *C'est la fin. Tu n'as pas été assez rapide.* Un jeune homme me soulève et me porte dans ses bras jusqu'en haut. Quand je descends à nouveau, je me retrouve dans une salle de classe. Le mobilier d'école est rangé dans un coin et, sur le sol, de la paille fut répandue. Une dizaine d'hommes y sont déjà, couchés dans la paille réchauffante. Je me précipite pour les rejoindre, quelqu'un me donne une couverture et, enveloppé dedans, je peux finalement m'endormir.

Début

Le début, c'était une lettre. Je m'en souviens : j'étais allé relever le courrier. D'habitude, il n'y avait pas grand-chose. Et là, je l'ai vue pour la première fois. Une enveloppe, faite d'un papier lourd et épais d'une couleur jaunâtre, sur laquelle quelqu'un avait écrit d'une écriture légèrement tremblante notre adresse. Une colombe blanche sur fond bleu ornait le coin droit sur le timbre dentelé. Je déchiffrai avec peine le cachet postal : Saint-Gall, 1945.

Par la suite, la lettre resta sur le secrétaire de Papa, une grosse tempête couvrait de bois d'acajou, de l'autre côté du salon.

Les branches givrées du saule pleureur devant ma fenêtre firent peu à peu place au feuillage. Le muguet fleurissait déjà et j'avais complètement oublié la lettre.

Elle m'était sortie de la tête, jusqu'au moment où Maman et Papa m'appelèrent au salon. Je descendis les escaliers qui craquaient sous mes pas. Ils m'attendaient, assis à table, et me regardaient d'un air grave. « Viens mon cœur, assieds-toi. » Et je me suis assis.

« Ecoute, on ne va pas tourner autour du pot. On a reçu cette lettre de ma sœur et de son mari, et, tu sais, il y a des jeunes de ton âge qui sont arrivés là-bas et euh..., ils cherchent un abri. »

Je crois qu'ils ont vu à l'expression de mon visage que je n'avais pas du tout compris. De quoi parlaient-ils ?

« Tu sais, mon lapin, on voudrait peut-être accueillir l'un d'entre eux. Avec la maison et tout, on a assez d'espace pour un deuxième enfant. »

« Seulement pour quelques mois, bien sûr. »

« Probablement. »

C'est ainsi que j'appris la nouvelle. Evidemment, il y avait encore quelques décisions à prendre, du courrier à échanger avec l'autorité compétente, mais peu après, tout était organisé.

5 mai 1945

Le jour où on alla chercher l'enfant d'accueil, la pluie tombait à flots, pourtant le soleil illuminait le ciel gris ardoise. Mais, aussi loin que je regardais, je ne pouvais pas apercevoir d'arc-en-ciel. À vrai dire, seule Maman fit le déplacement ce jour-là. Moi j'étais censé étudier pour l'école et Papa avait autre chose à faire, il était resté dans le bureau, porte fermée, et gérant « ses affaires ». Comme je savais que Maman n'allait pas revenir de sitôt et que Papa était occupé, je pris ma veste dans l'armoire de l'entrée pour me promener dans les rues. Maman n'aimait pas quand je sortais, elle se faisait toujours trop de souci. Mais heureusement elle n'apprit jamais mes petites aventures.

Je suivais la rue tout droite, mes semelles claquaient sur l'asphalte mouillé. J'observais les reflets flous des maisons et des murs dans les flaques sur les bas-côtés.

J'étais complètement perdu dans mes pensées. Un enfant qui allait habiter chez nous marquait un grand tournant dans ma vie. Je me demandais comment il allait être. Poussé par ma curiosité, je m'imaginai un garçon qui correspondait à mon image d'un frère parfait. Je n'aurais jamais avoué que je me réjouissais de le connaître, mais il y avait plus que cela. Je vacillais entre joie et doutes. Le fait que mes parents pourraient préférer le nouveau me donnait la chair de poule. Mieux valait ne pas y penser. Comment la vie se déroulerait-elle à quatre ?

Le tram de la ligne Forch passa à ma gauche et m'arracha hors de mes pensées. Je tournai à droite. À côté de moi, je vis un grand bâtiment ancien entouré d'un immense jardin, dont Maman m'avait interdit de m'approcher.

L'endroit était bien enfermé, pourtant il y avait des habitants. Je le savais parce que j'avais vu un jardin bien soigné. Parfois il y avait des gens en blouses blanches qui s'y promenaient.

Quand je rentrai chez moi, personne n'avait bougé et la maison restait inchangée dans la rue. J'essayai de combattre l'ennui en relisant mes notes sur je ne sais plus quel sujet, mais je n'arrivai pas à retenir grand-chose. Je m'allongeai sur mon lit, incapable de faire quoi que ce soit. J'eus soudain le fort désir de me confier à quelqu'un. Ce n'était pas comme si mes parents ne s'occupaient pas bien de moi, j'avais tout ce que je voulais. Ils m'aimaient, certes, mais pourtant il me manquait quelque chose.

Le plafond au-dessus de moi, avec ses poutres transversales en bois, éveillai mon attention. Une araignée y avait tissé sa toile. Je le dirais à Maman plus tard, car moi, j'étais trop petit pour l'enlever. J'essayai de garder les yeux ouverts, mais la fatigue fut plus forte que moi. Allongé sur le dos, le sommeil m'envahit rapidement.

Quand j'entendis des coups à la porte de ma chambre, je sursautai. Ce n'était que Papa qui me rappela notre partie d'échecs habituelle du samedi soir. Papa était convaincu que cela faisait partie d'une bonne éducation, ainsi que s'habiller « comme il le faut », savoir parler des langues étrangères, jouer d'un instrument et encore beaucoup d'autres bonnes manières dont j'ignorais l'importance.

Il valait mieux ne pas s'y opposer, je hochai la tête et je débutai la partie. Evidemment, ce fut moi qui perdis, cette fois-ci, encore plus rapidement que d'habitude. En

conséquence, Papa me passa un savon, suivi d'un rappel des règles et des coups de stratégie que j'aurais dû utiliser pour me maintenir plus longtemps dans le jeu. Tant pis! Je comptai si l'ensemble des pièces était complet, trente-deux, parfait, et je le rangeai. Ces petites marionnettes ne voulaient pas m'obéir, peu importe comment je les jouais. Je n'étais peut-être simplement pas fait pour être marionnettiste. Si ce devait être le cas, l'entraînement hebdomadaire de Papa ne m'y aida pas non plus.

J'entendis le bruit des clés qui tournaient dans la serrure, suivi des pas de deux personnes qui passaient la porte. De l'escalier, je vis Maman et une autre silhouette dans l'entrée. C'était un petit garçon. Elle le tenait par la main, dans l'autre un parapluie refermé. Les cheveux mouillés du garçon étaient collés sur son front et sur ses joues rougies scintillaient des gouttes de pluie. Les yeux, d'un noir foncé dans lesquels je distinguais une certaine tristesse, peut-être aussi de la peur ou de la timidité, vagabondaient sur l'intérieur de la maison avant de se poser sur moi. Je fus frappé par l'intensité de ce regard, il me semblait qu'en me regardant comme cela, il voyait directement en moi, dans mon âme, dans mon cœur. Cette nudité devant cet inconnu me fit une sueur froide dans le dos et je détournai le regard.

Maman commença à enlever sa veste détrempée, mais du coin de l'œil je vis qu'il ne bougeait toujours pas. Ce n'est que quand elle le débarrassa de son petit sac-à-dos qu'il se défit de sa rigidité. J'étais toujours debout dans l'escalier sans avoir dit un mot. Maman me fit un signe de la tête, prit le petit à la main et se dirigea en haut, passa devant moi et ouvrit la porte de la pièce en face de ma chambre, celle qui était réservée aux visiteurs.

6 mai 1945

Dans la lumière claire du matin je le vis mieux qu'avant. On était tous assis autour de la table dressée, Papa au bout de table, la vue dans le jardin, à sa droite Maman, puis le nouveau et moi en face de Maman. Il avait les cheveux d'un brun profond, le teint pâle, des cernes foncées qui lui donnaient un air et épuisé. Il devrait à peu près avoir le même âge que moi.

Comme la nuit précédente, ses yeux me suivaient avec le même regard insistant. J'étudiai alors la vaisselle en porcelaine avec les ornements de fleurs. Le silence pesait dans une atmosphère tendue. Finalement, Maman prit la parole et me fit faire connaissance avec le nouveau. Paul, il s'appelait, il arriva d'abord à Saint Gall, puis il se rendit à Montreux, où Maman alla le chercher. Il allait rester chez nous jusqu'à ce que soit décidé où il allait aller après. Je me demandai pourquoi il n'était pas avec ses parents. Il n'était pas très habituel qu'un enfant voyage tout seul. Peut-être que son père est tombé à la guerre ? Il devrait toujours lui rester une mère ou du moins une grand-mère, un grand-père, une tante ? C'était vraiment très étrange. Cependant je n'osai pas demander. Un autre truc attira mon attention, c'était sa manière de manger. Il ne savait pas utiliser le couteau et il mangeait très vite. Comme si la tartine était en train de s'échapper. Mais ni Papa, ni Maman ne disaient un mot. On n'entendait que quatre personnes qui mâchaient, de temps en temps un couteau qui frappait contre de la porcelaine, les oiseaux qui chantaient dans le jardin. Ce silence me dérangeait. Je voulais dire un mot, mais en présence de cet étranger, je ne savais même pas quoi dire devant mes parents. Cet intrus irait-il même détruire

notre harmonie familiale ? Je jetai un coup d'œil à Papa et, sur le pli profond entre ses sourcils, je vis une expression de mépris. C'était Maman qui brisa le silence en me demandant si j'avais déjà fait mes devoirs. Evidemment que non. Tout d'un coup j'eus quand même le besoin de dire quelque chose. C'était tellement injuste de m'interroger, de me ridiculiser devant cet étranger. Soudain, une question surgit.

« Paul, tu ne vas pas à l'école, toi ? », lui demandai-je. Il devait vraiment être timide, alors tout le monde le regardait maintenant, et ce ne furent heureusement plus moi et mes résultats scolaires qui devinrent le sujet de l'attention de tous. Il devint encore plus petit sur sa chaise et rentra un peu la tête dans ses épaules. Après, il la secoua. Maman tenta d'expliquer : « Non, pour le moment pas encore, n'est-ce pas Paul ? Mais j'essaie de faire de mon mieux pour que tu puisses y aller. » Il allait profiter de son temps libre. Je ferai bien d'échanger ma place avec lui. Je savais que ce n'était pas juste. Je préférerais rester avec ma famille plutôt que d'être placé chez une famille d'étrangers. Peut-être que je préférerais même aller à l'école et voir mes amis plutôt que rester tout seul chez moi. Peut-être devrais-je d'abord observer Paul et mieux le connaître, avant de me faire une opinion sur lui. En réalité, j'aurais fait n'importe quoi pour ne pas être à sa place.

8 mai 1945

La semaine d'après, j'allai à l'école. Tout se déroula comme d'habitude. J'avais deux meilleurs copains : Kurt Kerniger et Peter Müller, avec lesquels je passais la plupart du temps à l'école et aussi dans mon temps libre. Kurt était le plus éveillé de nous trois, il ne lui manquait jamais de temps pour sortir une blague et il avait parfois des difficultés à tirer sa langue. Les taches de rousseur sur son visage réparties comme des grains de sable de couleur d'or, les cheveux blonds soigneusement coupés, mais toujours dans un état sauvage lui donnaient une apparence peu ordinaire. C'était toujours lui qui gagnait l'attention en premier. En fait, je pouvais me compter assez heureux de faire partie de ses amis. C'était un bon ami, mais il était encore un meilleur ennemi. De temps à autre, j'eus vraiment pitié avec mes camarades qu'il tuait d'un regard avec ses yeux froids comme de la glace, à tel point qu'ils ne dirent plus jamais un mot méchant contre lui.

Mais les profs fermaient constamment les yeux sur les méchancetés de Kurt contre ses camarades. Seulement Monsieur Froelich, un vieux monsieur avec un visage ouvert que j'aimais bien - si on peut dire « aimer » à un prof, même s'il était sympa, il restait toujours un prof-, exigea de parler à ses parents, avant qu'il ne parte en retraite quelques mois plus tard. Personne d'autre n'osa se confronter à Kurt.

Mon autre ami, Peter, était un gars assez moyen, mais fort et sportif. Il suivait les ordres de Kurt comme un petit chien. Il était sympa, parlait peu et était fiable. C'est pour cela que je préférais faire des devoirs d'école avec lui, car il n'abandonnait jamais personne.

Je connaissais les deux depuis la première primaire. C'était Kurt qui me parla en premier pour m'accueillir dans son groupe, pour je ne sais pas quelle raison. Peut-être parce que nos pères se connaissaient au travail ? En tout cas, j'acceptai son amitié et dès lors passai mon temps avec eux. Comme je n'étais pas très ouvert envers les étrangers, car j'étais introverti, je n'eus jamais le courage d'aller vers quelqu'un d'autre et de faire d'autres amitiés. Je me liai totalement à ces deux garçons pendant toute ma scolarité.

Kurt et Peter n'étaient pas que mes meilleurs copains, mais aussi les seuls.

J'étais alors avec mes deux copains à l'école, un mardi après-midi, quand quelque chose de très bizarre se passa.

Il devait être environ onze heures, quand, tout d'un coup, les cloches commencèrent à sonner. Mais elles ne sonnaient pas pour l'heure normale, elles ne s'arrêtaient plus. Dans le quartier, il y avait plusieurs églises. Il faut s'imaginer le bruit énorme que cela produisit, un mélange de sons venant de différentes directions, se croisant les uns et les autres pour créer finalement une onde d'un volume annonçant l'enfer.

Personne dans la salle ne sut quoi faire. Je restai sagement tranquille sur ma chaise et me préparai mentalement déjà pour un bombardement ou l'arrivée des chars allemands. Papa disait constamment que les Allemands allaient perdre la guerre, alors que ceux-ci essayaient de retourner la situation, même si une victoire paraissait impossible. C'était vraiment une folie, ils ne perdraient jamais espoir.

Par la radio que le prof était allé chercher dans le bureau de l'administration, on reçut un message du conseil fédéral qui annonça l'armistice. C'était la fin de la guerre ! Le soulagement était énorme. Et pourtant je ne savais pas comment me sentir, ni comment me comporter. La paix, qu'est-ce que cela voulait dire ? Jusqu'à aujourd'hui je ne connaissais que la guerre, même si en Suisse je ne me sentais pas en danger physique. Je n'avais que très peu de souvenirs de ma vie avant, de ma vie en temps de paix. Je me l'imaginai meilleure, des moments calmes avec Maman et Papa, des voyages, des gens heureux et contents autour de moi. Mais je me doutais qu'il y aurait des changements, pour moi comme pour tout le monde. On nous dit qu'on pouvait rentrer chez nous et passer un après-midi de fête avec nos proches et que l'école continuerait après-demain comme d'habitude.

Dans la rue, une foule furieuse d'enfants avec des petits drapeaux criait et claironnait la paix. Je voyais les habitants sortir de leurs maisons pour rejoindre ce grand afflux qui se déplaça vers le centre-ville. Kurt voulut tout de suite les suivre et Peter se mit immédiatement d'accord avec lui.

J'étais le seul à ne pas savoir. J'étais tiraillé entre leur trotter derrière ou juste rentrer chez moi, comme on nous l'avait dit. Je n'aimais pas être avec des gens, surtout quand ils criaient et qu'ils vous écrasaient. D'un autre côté, je ne voulais pas être quelqu'un de bizarre qui restait toujours à la maison. Pendant que je réfléchissais, ces deux-là disparurent dans la foule et je restai seul au bord de la route. La question était réglée.

Maman n'était pas du tout étonnée de me voir rentrer plut tôt, elle était déjà dans la cuisine et préparait une fête, comme nous n'en avions pas vu depuis longtemps.

« Papa est encore à Oerlikon, mais il va bientôt rentrer, je pense. Rejoins Paul dans le jardin, il va être content de te voir. », me dit-elle. Je n'eus pas du tout envie de passer du temps avec Paul. Il était depuis trois jours chez nous et je ne l'avais vu que pendant les repas. Il ne m'avait pas une seule fois adressé la parole. J'avais fait pareil et je l'avais ignoré du mieux que je le pouvais.

Malheureusement, il me manqua d'excuses et, sous le regard pénétrant de ma mère, je franchis la porte et rejoignis à contrecœur dans le jardin.

Il était assis contre le saule pleureur, le regard dans le lointain. Comme il ne me remarqua pas tout de suite, j'eus le temps de l'observer en détail, sans me faire découvrir.

Ses cheveux brun foncé lui tombaient en fins brins jusqu'aux tempes, ils couvraient à moitié une petite cicatrice du côté droit. Il avait l'air plus en forme que le premier jour, sa mine était presque reposée. Il portait un de mes vieux pulls - l'un de ceux qui m'était trop petit, mais que Maman avait encore gardé, en se disant qu'il pourrait être utile un jour et, voilà, c'était le cas-, ainsi qu'un pantalon quadrillé et des chaussures à lacets. Ses bras étaient repliés devant sa poitrine et il serrait les jambes. Je me rapprochai d'un pas et il tressaillit d'un coup, les yeux grands ouverts. Pendant un instant, il fut confus, je crus qu'il ne me reconnut pas tout de suite. Puis, un petit sourire apparut sur ses lèvres. Je saisis tout mon courage, pris une grande inspiration et m'éclaircis la voix. « Je peux m'asseoir à côté de toi ? » Il me le permit d'un signe de tête.

Assis à côté de lui, je cherchai à faire la conversation. Dans ma tête j'essayai de former des phrases, de me préparer à dire quelque chose. En fait, je ne savais rien de

lui. Je pourrais le questionner sur ses loisirs, son passé, ses amis. J'avais des milliers de questions. Mais je pensais que c'était mieux de commencer par quelque chose de plus discret.

« Tu as passé une bonne matinée aujourd'hui ? », lui demandai-je finalement.

Il hocha la tête et ajouta d'une voix tremblante : « Je suis resté dans le jardin et j'ai observé les oiseaux. »

Bizarre, pensais-je.

« Intéressant. »

« J'adore écouter leur chant, cela me fait penser à une vie ailleurs, dans un autre monde plein de bonheur et de magie. »

« Oui, c'est vrai, leurs concerts sont fabuleux. D'ailleurs, j'adore la musique, je suis sûr que tu m'as déjà entendu jouer du violon. »

Il confirma. On se tut une minute, on écoutait les oiseaux dans les arbres. C'était la première fois depuis longtemps que je les entendais. Ils étaient déjà là avant, c'était juste que j'étais trop préoccupé par moi-même pour les entendre et avoir une minute de tranquillité dans la nature sans rien faire. Cela me faisait du bien, je le sentais.

D'avoir partagé ce moment précieux avec Paul, cela changeait mon regard sur lui. Il n'était plus seulement ce garçon trop timide pour s'exprimer devant les autres, mais je reconnus en lui une profonde sensibilité et une capacité à voir la beauté dans des choses aussi simples que le chant des oiseaux. On le voyant assis comme cela à côté de moi, sa petite silhouette accroupie, et se faisant plaisir d'une chose toute simple, je réalisai comme j'étais gâté. Je ne me rendais jamais compte du privilège que j'avais de pouvoir vivre dans cette grande maison et dans

un endroit paisible, mes deux parents toujours à mes côtés. J'avais vraiment de la chance.

Papa ne rentra pas ce jour-là. Je pensai qu'il y avait un problème avec son travail. Cela avait commencé déjà un an plus tôt et depuis la situation devenait de plus en plus difficile. L'entreprise de Papa avait vendu des pièces de métal pour la construction des outils et des armes à l'étranger. Il était évident qu'en temps de paix, personne n'en avait plus besoin.

En vérité, je ne savais pas trop ce que Papa faisait professionnellement, je ne connaissais que la version qu'il m'avait racontée. Mais j'étais assez fier d'avoir un père qui fit quelque chose de sa vie, qui passa de simple ouvrier à directeur d'une des plus grandes entreprises de Suisse, et tout cela de sa propre force. Une fois au sommet de la hiérarchie professionnelle, il épousa ma mère, une femme éduquée d'une bonne maison. Et puis ce fut le tour de ma naissance. Je n'eus jamais de frère ni de sœur, ce qui tourmenta énormément mes parents. Maman surtout fut très touchée et cet échec pesa lourd sur ses épaules. Pourtant elle essayait de faire de son mieux, elle passait du temps avec moi, même si elle n'en avait pas. Elle m'amenait chez ses copines dans l'espoir que je noue des amitiés avec leurs fils, elle était toujours là quand j'eus besoin de parler à quelqu'un. Elle était une mère formidable, mais elle ne pouvait pas remplacer un ami ou un frère. Je ne dis pas que j'avais le désir d'avoir un frère, mais quand les camarades à l'école me racontaient que leurs petits frères les énervaient ou que leurs sœurs aînées verrouillaient la salle de bains le matin, j'aurais aimé aussi pouvoir participer à leurs conversations, j'aurais aimé comprendre leurs sentiments.

9 mai 1945

Le lendemain, je ne retournai pas encore à l'école et ma mère nous proposa d'aller nous promener au bord du lac. Je sentais la douce odeur des plantes qui fleurissaient et le souffle délicat du vent caressant mon visage. Je suivais les pas de ma mère et de Paul à travers les rues bordées de jardinets. On prit la Lenggstrasse, traversa plusieurs petites rues dans des quartiers d'habitation afin de finalement arriver à la Bellerivestrasse. Le lac était magnifique. Sous le soleil brillant, sa surface était couverte d'une multitude de couleurs et de nuances de bleus. Il était calme, on n'entendait que le clapotis régulier des vaguelettes sur la plage.

Je tournai la tête à droite et il me sembla que Paul ressentait la même chose. Ses yeux capturaient tous les détails pour mémoriser le mieux possible cette image exceptionnelle. Les gens qui se baladaient sur la promenade du lac donnaient au cadre un aspect idyllique et qui ne laissait absolument pas deviner que la guerre était si proche, il y a une semaine encore. Je souris intérieurement. Quelle situation paradoxale !

En me promenant au bord du lac, j'aperçus une foulque avec ses cinq frères canetons. Les petits la suivaient en se balançant légèrement sur l'eau. Ils semblaient si innocents et dépendaient complètement du soutien de leur mère. Seul leur instinct naturel pourrait peut-être leur aider à survivre sans elle.

Tout à coup, il n'y eut plus que quatre bébés. La foulque semblait ne pas avoir remarqué que l'un des petits restait bloqué dans le roseau. Il essayait de se détacher, il tirait, il lançait des cris fluets, en vain. Je le vis déjà perdu, quand finalement il arriva à se libérer par ses propres

moyens. Vite, il rejoignit ses frères, ravi. « Regarde ! », dis-je en direction de Paul. Il les repéra vite et on se rapprocha de la foulque qui maintenant nageait près de la rive avec ses petits. Je grimpai sur les rochers pour parvenir au bord. Paul me suivit. On observa les animaux en silence jusqu'à ce que j'ose poser une question.

« Paul, en fait, d'où viens-tu ? Il me semble que tu n'es pas d'ici. »

Il me toisa du regard, comme s'il voulait vérifier que je ne lui voulais pas du mal, puis il répondit :

« Berlin. »

Je haussai un sourcil. Berlin, c'est-à-dire la capitale de l'Allemagne ? J'avais entendu parler de bombardements et que maintenant l'armée rouge envahissait la ville. Je ne voulus pas être indiscret, mais j'étais quand même curieux d'en savoir plus sur son passé, sur son chemin qui le mena en Suisse, à Zurich. Je soupçonnai que quelque chose l'avait marqué, un évènement dont il ne voulait pas parler. Cela expliquerait sa timidité et sa peur. Mais cette fois-ci je ne pouvais plus me retenir de le questionner et j'essayais d'obtenir des réponses à toutes les questions qui me passaient dans la tête.

« Et où sont tes parents ? Ils ne t'ont pas accompagné ? »

Il s'interrompit un instant, puis il secoua la tête, abattu. Quand je vis son regard se baisser, j'eus soudain pitié et je fus désolé d'avoir été trop intrusif. Je compris à quel point il était sensible et que je lui en avais trop demandé. Les vagues se soulevèrent et s'écrasèrent bruyamment contre les rochers. Je reçus même quelques éclaboussures. Le klaxon d'un bateau qui arrivait fit tressaillir Paul et je lui tendis la main. « Viens, on va rentrer à la maison » le rassurai-je et on prit la direction d'où on venait. Je voyais ma mère discuter avec une dame d'une

soixante d'années qui regardait Paul d'un air bizarre mais intéressé. En voyant l'expression terrifiée sur le visage de Paul, ma mère termina sa conversation et nous trois quittâmes les lieux.

Ma mère accompagna encore Paul dans sa chambre pendant que j'attendais au salon. Quand elle eut fini, elle descendit, l'air inquiet.

« Qu'est-ce qu'il a ? », demandai-je.

Elle haussa les épaules. « Je ne sais pas. Je crois que la situation a déclenché des souvenirs de ce qui lui est arrivé pendant la guerre. Tu sais, il faut que tu sois très prudent avec lui. Nous ne pouvons pas comprendre pourquoi il agit de cette façon, mais il faut absolument le laisser digérer son vécu et ne pas le forcer à en parler avant qu'il ne soit prêt. »

Je déglutis, en culpabilisant. J'aurais dû me taire, je n'aurais pas dû être aussi intrusif. Mais fallait-il l'avouer à ma mère ? Non, je n'étais plus un bébé, j'étais capable de régler les choses par moi-même. Je me promis de m'excuser auprès de Paul dès que l'occasion se présenterait.

Soudain, le regard de Maman s'adoucit. « Et toi, mon petit, comment tu t'en sors ? Il me semble que Paul et toi soyez déjà devenus un peu plus proches l'un de l'autre. Vous pourriez devenir de bons amis. »

Brusquement, je levai la tête pour la regarder en face. Son visage reluisait d'espoir. Je baissai la tête. Je ne voulais pas la décevoir.

« Bah, je ne le connais guère, donc je ne sais pas trop de quoi lui parler. Honnêtement, je préfère Kurt et Peter, avec eux je m'amuse et ce n'est jamais ennuyant. »

Son visage se décomposa un instant, mais il regagna rapidement sa prestance habituelle. Cela me fit penser à

des évènements qui restaient soigneusement rangés au fond de mon cerveau.

Ce n'était pas la première fois que je la voyais ainsi. Je me haïs pour avoir été la personne qui la replaçait dans cet état.

Après ma naissance, Maman avait eu plusieurs fausses couches. Le fait de ne plus être capable de donner la vie à un deuxième enfant la fit énormément souffrir. Papa aussi, mais lui se plongea encore plus dans son travail. Je ne savais pas comment Maman avait réussi à se remettre de cet échec, mais je croyais qu'au plus profond d'elle, elle espérait que Paul prendrait la place de fils et frère dans notre famille. J'étais désolé de m'être montré si dur avec elle. Pour la deuxième fois de la journée, je ferai bien de retirer ce que j'avais dit.

J'essayai de me parer de mon plus beau sourire, qui ressemblait probablement plutôt à un sourire faux et forcé, mais elle ne le remarqua pas et me prit dans ses bras. Après un instant qui me sembla durer une éternité, elle se détacha et me regarda droit en face. Elle plongea ses yeux dans les miens. « Je t'aime, mon lapin. Et la présence de Paul ne va rien changer à la façon dont je t'aime, mon garçon. Sois bien conscient de cela. »

Ses paroles me fondaient le cœur. Je détournai le regard pour qu'elle ne voie pas les larmes me monter aux yeux. Je fis tourner les mots encore et encore dans ma tête. Comme elle avait raison ! Je commençai à accepter Paul, mais en même temps, je me distançai de lui, par peur qu'il puisse prendre ma place dans la famille. Je dus m'avouer à moi-même que je l'avais vu comme un intrus ou un concurrent, mais certainement pas comme un ami.

Quand je fus prêt à la regarder de nouveau, je lui fis signe de la tête que j'avais compris. Elle me sourit.

28 mai - 1^{er} juin 1945

C'était un lundi matin, j'entrai dans l'école et je remarquai que quelque chose avait changé. Peut-être étaient-ce les regards de mes camarades posés sur moi pendant que je me dirigeais à ma place au deuxième rang ? Je fis semblant de ne pas les remarquer, ma journée avait déjà plutôt mal commencé et je n'avais nulle envie de me laisser encore embêter en classe. Mes parents s'étaient disputés ce matin, parce que ma mère pensait que mon père passait trop de temps au travail et qu'il n'était jamais là - ce qui était vrai - et lui de sa part essayait d'expliquer que son entreprise avait de grands problèmes financiers en raison du manque d'exportation vers l'étranger. Je ne compris pas tout, je passai par hasard et j'entendis quelques morceaux de leur conversation. Finalement, je dus partir pour l'école, mais cela ne me laissa pas un bon sentiment de les abandonner avec leur colère.

Pendant la grande pause, Kurt et Peter, qui étaient assis au premier banc juste devant moi, ne se tournèrent pas vers moi pour bavarder comme d'habitude. C'était très bizarre. Alors je me penchai en avant pour tapoter sur le dos de Kurt. Il se tourna aussi vite que je le touchai, les sourcils froncés. Je fus intimidé par sa réaction, mais je me ressaisis rapidement. « Ça va les gars ? Est-ce qu'il y a quelque chose qui ne roule pas ? » Kurt soupira. Pour un moment le silence régna entre nous. Puis Kurt prit la parole.

« C'est vrai que vous accueillez un réfugié chez vous, ta famille et toi ? » Je restai bouche bée. Je ne m'attendis pas à cela. Qu'est-ce que tout cela - leur comportement - avait à voir avec Paul ? En quoi cela concernait-il mes copains ?

En attendant ma réponse, Kurt me taquina du regard, un sourire moqueur sur ses lèvres. Je me rendis compte que j'avais la bouche grande ouverte.

« Hum... oui, il y a quelqu'un chez nous. Mais je ne crois pas qu'il est réfugié. »

« Il vient d'où ? Ou pourquoi crois-tu qu'il est chez vous ? »

Je haussai les épaules. Kurt ricana, c'était évident qu'il ne me croyait pas. Peter, lui aussi, imita son comportement. Comme toujours, il suivait à cent pour cent ce que Kurt faisait. Toute la situation commençait à m'énerver. Je me demandais d'où venait cette information qui maintenant se répandait comme une trainée de poudre dans mon école. Je vis déjà les cinq oreilles curieuses autour de nous raconter tous les détails de la conversation entre mes amis et moi à leurs familles, elles pour leur part allaient le raconter à leurs connaissances et ainsi de suite. Je grimaçai en pensant à ce scénario. Mes parents ne m'interdisaient pas de raconter qu'on accueillait quelqu'un, mais j'étais absolument convaincu que ce n'était pas dans leur intention que le monde entier le sache.

« Il est comment, ton nouvel ami ? » me demanda Kurt. Qu'est-ce que c'était ? Un interrogatoire ? Je ne comprenais pas en quoi ça les regardait. Si j'avais envie de leur en parler, je le ferais et, si non, ce n'est pas à eux de me poser des questions. J'étais contrarié.

« Tout d'abord, Paul n'est pas mon ami. Il est très timide, j'ai à peine parlé avec lui. Mais pourquoi ça t'intéresse Kurt ? Tu n'as rien à voir avec lui » Tout d'un coup je me tus, inquiet de sa future réponse. Je n'avais jamais parlé comme ça à mon ami. En réfléchissant, je me rendis compte que je ne l'avais jamais contredit de ma vie.

Je savais qu'il pouvait être méchant, et je ferais bien de retirer mes mots.

« Ok, ok. T'inquiète. Je voulais seulement savoir quel genre de gens mes amis fréquentent. » Je ne compris pas ce qu'il sous-entendait, mais cette fois-ci je me tus.

La semaine s'écoula trop lentement. Je n'avais pas du tout envie d'aller à l'école et je ne me sentais compris par personne. Entre moi et mes deux potes, un fossé se construisait de plus en plus. Je ne savais pas d'où venait ce changement, mais à coup sûr cela augmentait la peine que je ressentais. Les nuits, je me tourmentais, j'essayais de comprendre la cause de ce malaise entre nous, j'analysais mon comportement, mes fautes, sans pourtant trouver de solution au problème. C'était un cercle vicieux. Avec chaque jour qui décollait, mon humeur s'assombrit.

Ces jours-là je me sentais seul. Seul et abandonné. Tout mon environnement social n'existait plus. Je regrettais d'avoir fait confiance à mes amis. Mais entre les regrets et les reproches, j'éprouvais aussi du chagrin, un chagrin qui me montrait quel lien fort j'avais avec eux. Ce lien n'était pas du tout négligeable et mes sentiments me firent comprendre la gravité de la perte.

Je ne pus cacher mon état d'esprit très longtemps. En raison du manque de sommeil, mes joues se creusaient et des cernes apparurent sur mon visage. Peut-être aurait-on dit que je faisais une dépression. Je ne pus que faire face aux questions de ma mère, affirmant que tout allait bien. Mon père ne remarqua guère le changement physique en moi, seul mon refus de la partie d'échecs attira son attention. Cela, à ma grande surprise, resta

sans conséquence, probablement parce que mon père lui-même n'en avait pas vraiment le temps.

Juin 1945

Ma dépression resta quelques semaines et, avec l'amélioration du temps vers mi-juin, je reconnus que seul moi pouvais me sortir de cette situation malheureuse. Je décidai donc de ne plus me critiquer et de poser un regard optimiste sur l'avenir de mes relations sociales. Je ne voulus plus fréquenter mes amis. J'espérais qu'un jour viendrait où je serais prêt à leur pardonner, mais jusque-là ce n'était pas le cas.

Ainsi je me tournai plus ouvertement vers Paul, qui, vu qu'il restait toute la journée à la maison, devait sûrement aussi éprouver un sentiment semblable de solitude.

On joua au badminton dans le jardin. Paul n'avait jamais joué et je lui expliquai avec patience comment tenir la raquette, comment frapper et servir. Je dois avouer que je n'étais pas très doué pour le badminton, ni dans aucune autre discipline, mais je me faisais plaisir sans ambition aucune.

Kurt et Peter étaient très sportifs et ce n'était jamais à mon avantage. Quand on décidait de jouer au foot ou à un autre sport, je ne pouvais être en concurrence. C'est pourquoi je pris beaucoup de plaisir jouer avec Paul qui s'avéra être un partenaire égal.

Je l'observais en jouant. L'effort lui mit du rouge sur les joues ce qui lui donna une apparence plus vive et fraîche. Ses yeux n'étaient plus aussi endurcis que tout au début et, dans la lumière du soleil, il me semblait même qu'ils brillaient un peu. Son teint n'était plus aussi pâle que lors du jour de son arrivée, les heures dehors dans le jardin l'avaient fait légèrement bronzer. Il grandit également et était beaucoup moins maigre. Je m'imaginai que sa vie avait dû être dure pendant la guerre et qu'il n'avait pas

eu assez de nourriture. Ma curiosité me poussait à lui poser des questions, bien que je me souvinsse comment cela avait fini la dernière fois. Il était évident qu'il n'aimait pas révéler des informations de sa vie d'avant. Mais il me semblait de si bonne humeur et complètement reposé que j'osai le faire.

« Tu as fait du sport à Berlin ? », lui demandai-je.

Il me répondit que non, qu'il se souvenait d'en avoir fait dans sa plus tendre enfance, mais qu'il n'avait plus le droit après sa déportation.

« Et c'était comment là-bas ? Je ne suis jamais allé en Allemagne. »

« Quand j'étais tout petit, Berlin était ma patrie. J'adorais me promener dans les rues et dans les parcs. On habitait au troisième étage d'un immeuble un peu vieillot dans le quartier de Charlottenburg. Mais avec le temps, toute ma vie a changé. Charlottenburg n'était plus l'endroit calme et paisible que j'ai connu. Les magasins étaient détruits, le verre des vitres jonchait le sol des rues du Kurfürstendamm. Je l'ai vu de mes propres yeux. C'était l'œuvre des extrémistes. Ils s'étaient multipliés et les destructions avec. Ma mère m'avait interdit de sortir et je restais toute la journée dans ma petite chambre en attendant que l'horreur soit terminée. Après l'évacuation, tout fut pire. Mais Berlin n'est plus ce qu'il était à présent. »

J'étais stupéfait. Je n'avais aucune idée de tout ce que Paul avait vécu. J'avais entendu parler des bombardements de 1943, mais pas des destructions contre les propriétés privées. Nous, nous avions aussi des restrictions, comme ne pas sortir le soir, masquer les fenêtres et éteindre la lumière la nuit. Mais cela ne représentait rien

face à l'insécurité vécue par Paul. Je me demandais comment ma mère aurait réagi face à une menace pareille. Mais plus encore je me demandais ce qu'il voulait dire par « l'évacuation ».

Mes pensées firent interrompues par Paul qui me demandait si nous continuions à jouer. Je dis que oui, un peu absent.

23 juin 1945

Je songeais encore longtemps aux paroles de Paul. Bientôt samedi arriva et cette fois-ci je me trouvai en face de mon père, entre nous le plateau lambrissé du jeu d'échecs. Comme mon père était un grand homme, quelqu'un qui avait beaucoup des connaissances, je saisis l'occasion et décidai de profiter de son savoir sur le monde, notamment sur ce qui concernait Paul et son passé.

Je jouai mon tour et puis lui demandai d'une voix dans laquelle j'essayais de placer autant de confiance en moi que possible : « Papa, tu sais qui s'est passé à Berlin ? Tu sais, Paul vivait à Berlin avant, mais pourquoi a-t-il dû partir pour la Suisse ? Et tout ça seul ? »

Mon père ne répondit même pas à ma question, mais continua d'un ton méprisant qui laissait deviner son mécontentement : « Il t'a dit qu'il a habité à Berlin ? » Il haussa un sourcil. Il n'attendit pas de réponse. « Mon fils, ne te laisse pas raconter des bêtises par cet enfant de bas étage. Peut-être qu'il a une fois habité à Berlin, mais, et ce qui est sûr, c'est qu'il habitait à un autre endroit avant de venir chez nous. »

« Mais ce n'est pas possible, il m'a dit qu'il habitait à Charlottenburg et qu'après il a été évacué, je suppose, chez nous. »

Mon père soupira. « Je savais depuis le début qu'on ne peut pas te cacher longtemps la vérité. Ta mère voulait t'épargner. Mais je trouve que tu as le droit de le savoir, à condition que tu ne dises rien à personne. Compris ? »

Je confirmai en hochant la tête. Il poursuivit.

« Ton jeune ami résidait à Theresienstadt, dans un ghetto. » Le silence. Je répétais ce nom encore et encore

dans ma tête, dans le but de ne jamais l'oublier. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Ce qu'il appelait la vérité, elle ne pouvait m'aider si je ne la comprenais pas ? Des questions se bousculaient dans ma tête.

« Je ne comprends pas. »

« Tu ne peux pas comprendre. L'affaire est trop compliquée. Mais souviens-toi : le monde est cruel. » Avec cette phrase, il déplaça son fou et prit ma dame.

Ce que mon père me confia, restait une énigme pour moi. Je n'eus pas le courage d'en parler à quelqu'un, par crainte. Je ne savais même pas pourquoi je le craignais, peut-être parce que mon père m'avait interdit d'en parler, mais je crois plutôt que la raison était que je ne voulais pas le savoir. Quelque chose dans mon inconscient me disait que c'était mieux de ne pas savoir.

La solitude et l'isolation vécue à l'école me laissait de plus en plus indifférent et je me contentais de rester avec ma famille. Je découvris mon intérêt pour l'histoire et la politique, poussé par ma curiosité de mieux comprendre Paul. Je lus des livres de la bibliothèque de mon père et des journaux, j'écoutai la radio. Mon père observait mon développement avec un regard bienveillant, content que son seul fils commença à posséder toutes les qualités attendues par son milieu social. Ma mère était aussi contente, mais aussi très étonnée et un peu triste que son « petit lapin », comme elle m'appelait souvent, se transformait en un grand ours. Un ours qui aimait passer sa journée dans son domaine, c'est-à-dire dans la maison et le jardin.

Cependant, à l'école, les gens commençaient à m'appeler fayot. Ce qui me gênait le plus, c'est que je ne voyais pas

la raison de leur comportement. Peut-être n'y en avait-il pas ? Je m'en fichais de leur opinion après tout.

Pendant cette période, j'estimai de plus en plus mon père qui m'était une bonne source de savoir et que j'en-viais. Je commençai à comprendre comment la guerre avait pu se produire, je lus le contrat de Versailles, de l'Anschluss et de la conférence de Munich. Je fis égale-ment des études sur Berlin. Finalement, je gagnai la con-viction que Paul avait été victime des bombardements de 1943 et que sa famille et lui furent évacués dans les villages à l'ouest dans la campagne pour éviter le danger en ville. Ses parents l'envoyèrent en Suisse pour lui ga-rantir une vie réglée, pendant qu'à Berlin les gens es-sayaient de reconstruire leurs maisons et appartements. Il resterait chez nous jusqu'à ce qu'on puisse de nouveau contacter sa famille. Cette histoire que je me racontai me sembla une bonne explication. J'étais quand même un peu triste qu'il ne resta pas plus longtemps, maintenant que je m'habituais à lui. Il était la seule personne de mon âge avec laquelle je conversais régulièrement. Mais c'était évident que ses parents voulaient l'avoir chez eux le vite que possible.

Aujourd'hui je sais combien j'avais été aveugle à toute vérité. Un évènement m'ouvrit les yeux et me préserva de me mentir toute ma vie à moi-même.

10 juillet 1945

C'était un après-midi du début juillet. J'étais dans ma chambre et je lisais un livre. Je me souvins même du titre : « L'Europe au 20^e siècle ». La porte de ma chambre était entrouverte, mais les bruits en arrière-fond ne me dérangent pas du tout. C'était exactement l'atmosphère dans laquelle je pouvais le mieux me concentrer, avec des bruits réguliers provenant de la cuisine, le son des portes qui s'ouvrent et se ferment, quelques conversations entre Maman et Papa, les pas feutrés de Paul dans les couloirs. C'était ce bruit qui me faisait me sentir chez moi. C'était un bruit familier et, en combinaison avec l'odeur de notre maison - une odeur de bois mélangé avec les épices de la cuisine - et une chaleur qui, même dans les nuits les plus froides, me tenait au chaud, cela me détendait et me réconfortait. Cette odeur faisait la différence entre mon chez moi et tout autre endroit dans l'univers. Je me demandai si l'appartement de Paul avait pour lui aussi une odeur ou un bruit particulier et s'il se sentait chez soi ici, même si ce n'était pas sa patrie. Au bout d'un moment j'entendis quelque chose d'irrégulier en bas. Mes yeux continuèrent de lire les lignes devant moi, d'en haut jusqu'en bas de la page. Mais mon cerveau, dérangé par le quelque chose que j'entendis ne suivait plus, ne comprenait plus. Je fermais le livre et c'était à ce moment-là que j'entendis les sanglots de Paul et de temps en temps des mots doux de Maman, puis des cris. M'étant levé et allé vers la porte, je vis Paul passer devant moi et aller dans sa chambre, furieux et le visage baigné de larmes. Il claqua la porte violemment. Intuitivement, je voulais le suivre et le consoler. Pourtant j'eus des doutes. Est-ce qu'il voulait de moi en ce

moment ? Je craignais de n'être pas assez proche de lui pour le réconforter. En même temps, presque tout le monde aimait être consolé, ce n'était pas un bon sentiment de rester seul et de laisser s'envahir par la tristesse et la colère. Après ce petit conflit intérieur, mon bon côté - le côté moral et social - gagna et je me dirigeais à pas lents vers sa porte en face de la mienne. Je frappai des coups timides. Comme je n'entendis pas de réponse, j'ouvrai, interprétant le manque de signe comme un bon signe. Il ne me hurla pas dessus comme il l'avait fait avant, je me donnai donc la permission d'entrer. Je n'entrai jamais sa chambre sans frapper, c'était son endroit privé comme l'était la mienne. Tout le monde dans cette maison avait sa chambre et il y avait assez d'espaces communs comme le salon ou le jardin où l'on pouvait aller sans autorisation. Seul le bureau de mon père nous était interdit d'entrée.

Paul était devant son bureau, le regard perdu dans le lointain. En m'approchant de lui, j'examinais le décor. La pièce était bien aménagée. En prenant en compte le peu que Paul avait eu avec lui le jour de son arrivée, je supposais que c'était Maman qui l'avait décorée. A ma droite se trouvait une armoire de bois massif avec des décorations sculptées sur la porte à deux battants, un héritage de ma grand-mère du côté maternel. En face se situait une commode avec trois tiroirs, sur laquelle étaient soigneusement posés quelques vêtements et deux livres. Je pouvais distinguer quelques tableaux aux murs, principalement des paysages, mais il y avait aussi quelques photographies. Pourtant je ne pouvais rien apercevoir qui appartenait à Paul directement, aucun ob-

jet de valeur sentimentale comme des photos de sa famille. Tout était rangé et il n'y avait nulle part une touche personnelle. Même le lit était fait sans un pli.

Le bureau se situait face à la porte, devant une fenêtre qui donnait sur le jardin. Je rejoignais Paul sans qu'il ait fait signe de m'avoir remarqué.

« Ça va ? » lui demandai-je, bien que je connaisse la réponse. Il ne me répondit pas. Je vis les larmes qui brillaient dans ses yeux. Mais il restait tranquille et ne bougeait pas, ses traits figés.

C'est à ce moment que mes yeux se posèrent sur le bureau. Ce que je vis, me coupa le souffle. Les yeux écarquillés, je touchais respectueusement les dessins sur le dessus de la table comme pour vérifier s'ils étaient réels.

Une douzaine de dessins étaient posés sauvagement sur le bureau. Avec précaution, j'en pris un dans les mains. Le peu de couleurs utilisées le rendaient légèrement transparent et le papier était ondulé par l'humidité. Je tressaillis, quand je compris ce qu'il représentait.

C'était une image horrible. Le dessin était simple mais éloquent. Trois personnes en tenue de prisonniers pendaient à une potence. Des soldats verts, armés de fusils, étaient autour et les surveillaient. En arrière-plan, il y avait un grand bâtiment au toit pentu avec un drapeau. Un drapeau rouge sur lequel était représentée une croix gammée. J'étais sans voix. Ce n'était pas la première fois que je voyais ce signe, je le reconnaissais. Dans ma tête, cela commença à pétarader. Je devrais savoir d'où je connaissais ce signe. La réponse m'échappait.

« Je suis désolé. » Je n'arrivais pas à sortir plus de mots. Je réalisais de plus en plus ce que Paul avait dû vivre pour être capable de dessiner de telles images.

Je déposai le dessin à l'endroit où je l'avais pris, au moment où une larme coulait sur la joue de Paul.

« Ils sont morts. » Il prononçait avec peine ces mots, sa voix n'était qu'un chuchotement. Les larmes coulaient maintenant plus vite et rapidement sa joue fut totalement mouillée par leur flot.

Je me jetai sur lui et le pris dans mes bras. Il me laissa faire. Il était si petit et si vulnérable, sans aucune protection. En le berçant lentement dans mes bras et en frottant son dos, je laissais libre champ à mes pensées.

Ce n'était pas si facile de se faire un tableau avec ces informations. Il n'y avait que des suppositions. Les images vues prouvaient cependant l'exactitude de mes suppositions. Il était pourtant difficile d'admettre la justesse de quelque chose, quand on était convaincu de l'impossibilité de cette dernière. Il me fallait du temps. Je ne pouvais pas ne pas croire Paul. Ce qu'il avait dessiné était la preuve d'un crime terrible. Un crime contre ses parents et contre beaucoup d'autres dont je ne pouvais même pas me représenter le chiffre. Et dans tout ce désordre, dans cette confusion qui régnait dans ma tête, tout tournait autour de la croix gammée. J'avais le vague sentiment que ce symbole signifiait un danger pour Paul.

Je restai encore quelque temps avec lui, mais il était tellement bouleversé que le sommeil l'envahit rapidement. Je le conduisis presque endormi au lit et je le couvris. En l'observant, j'éprouvai un nouveau sentiment. Avec tendresse, j'effleurai quelques mèches de son visage. J'aperçus la cicatrice sur sa tempe. Je me demandai qui avait pu lui faire cela.

Je me retrouvai dans une situation complètement nouvelle. Le petit garçon qui habitait chez nous gagna une

place dans mon cœur. Je ne pouvais pas m'expliquer cela, ni je savais comment la désigner. Était-ce celle d'un ami ? Je savais si peu de lui. Et puis il n'y avait jusqu'alors rien de comparable à une amitié entre nous, aujourd'hui pourtant, c'était plus. Je me sentais obligé de le défendre, une responsabilité semblable à celle d'un frère aîné. Il était mon petit frère. Mon petit frère étranger.

Mi-juillet 1945

Les jours, les semaines suivantes furent des plus agréables. Paul et moi étions inséparables. Liés par un ruban invisible, nous étions toujours ensemble. Les dessins sur son bureau ne quittaient pas mon esprit, mais j'attendis le moment où il m'en en dirait plus. Son âme était douce, mais le bouclier qui s'était formé autour de son cœur restait fermé, sa confiance méfiante. Le papillon qui ouvrait ses ailes se renfermait dans son cocon dès qu'il sentait des doutes, dès qu'il voyait un danger approcher.

On pouvait se débrouiller sans beaucoup de mots. Avec les jours chauds qui vinrent, nous quittâmes de plus en plus la maison pour nous promener dans la nature. Notre promenade préférée était celle entre le Bahnhof Tiefenbrunnen et le Zürichhorn.

Un jour, je lui proposai de prendre le train pour aller plus loin, on aurait pu aller en ville, mais il décida résolument qu'il nourrissait une aversion contre les trains en général.

« On ne sait jamais où ils vont te conduire. Le paradis est aussi évident que l'enfer », murmura-t-il. J'essayai de cacher mon regard interrogateur. Mais il me vit et il ajouta tristement : « On les a déportés par train ».

Une autre fois, je voulus aller à la piscine, mais Paul refusa de m'y rejoindre. Il pointa qu'il ne pouvait pas nager. Cette fois-ci, je ne le laissai pas s'en tirer aussi facilement. Je lui assurai qu'on pourrait aussi prendre un bain de soleil et que je pourrais nager un cent mètres pendant qu'il m'attendait au bord. Mais non, il secoua la tête et se dirigea vers sa chambre.

Maman, qui avait entendu notre discussion, me prit à part.

« Mon cœur », me dit-elle d'un air contraint, « laisse-le. ». Elle prit une profonde inspiration, la situation était visiblement désagréable pour elle, et elle me chuchota : « Il ... hum... il n'aime pas enlever ses habits. Les événements ont laissé des traces. » Je remarquai un pli sur son front qui me sembla nouveau.

« Ok ». Un sourire innocent apparut sur mon visage. Je ne compris pas pourquoi personne ne pouvait me dire les choses de façon directe, mais son message était clair. Je pus moi-même imaginer quelles « traces » ils laissèrent. Des cicatrices. Le temps guérit de nombreuses blessures, mais certaines resteront visibles pour toujours.

Alors on continua nos promenades sur terrain familier. Cela ne me gênait pas. Cependant je m'angoissai de plus en plus de rencontrer un camarade, ou encore pire, de rencontrer un de mes anciens amis. Les gens dans le quartier se connaissaient et surtout la famille Kerninger qui était une des plus influentes de la ville, voire du canton. Le père Kerninger était un homme d'un grand pouvoir, il travaillait avec mon père. Auparavant, j'avais profité de la relation de nos pères. Une fois ou l'autre, on avait dîné chez eux : les hommes avaient discuté dans le bureau, les femmes dans la cuisine, et Kurt et moi dans sa chambre. Celle-ci était encore plus grande que la mienne. Le standard de vie de cette famille était très élevé et leur villa était proche du Seefeld-Quai. La raison principale pour laquelle je n'allai jamais plus loin que le Zürichhorn, c'était que je ne voulais pas passer devant leur maison.

Je craignais que quelqu'un puisse nous voir et le raconter à Kurt, qui certainement ne laisserait pas échapper la possibilité de m'humilier et de me blâmer. A coup sûr, il se ferait un délicieux plaisir de prononcer quelques mots méchants contre Paul, qui était encore dans une position plus faible que moi. Je voulais lui épargner une rencontre pareille, et à moi aussi.

Une autre chose encore m'empêchait de passer par les rues du quartier. Au début je ne prêtai pas attention à cette chose, me disant que c'était seulement mon imagination. Mais sa répétition confirma le soupçon qui s'était formé dans mon cerveau.

C'étaient les regards des gens. Là où on passait, les gens commençaient à nous regarder fixement, à échanger quelques mots avec leur compagnon, puis à nous jeter un regard entre pitié et dégoût. Et cela se multipliait. J'étais convaincu que tous ces regards avaient à voir avec Paul et qu'il y avait des rumeurs. Je ne sus d'abord pas pourquoi. C'est cela le problème avec la société : elle se faisait une image elle-même, et des commentaires d'un voisin ici, d'une sœur là contribuèrent à déformer la réalité à un tel niveau qu'on la confondit avec la vérité. A coup sûr, tous les gens du quartier faisaient des suppositions sur le passé de Paul, se demandant pourquoi une famille avec un statut comme la nôtre accueillait quelqu'un comme lui, se racontaient des mythes enrichis de quelques étincelles de vérité.

Mes parents entendirent aussi ce qui se racontait et les rumeurs des rues se faisaient de plus en plus entendre entre les murs de notre maison. Le chuchotement de mes parents m'angoissait toujours plus, je sentis l'arrivée d'une catastrophe.

Mais elle se faisait attendre. Seulement un courrier arriva, qui précédait la révélation d'un secret.

Encore une fois, ce fut moi qui relevai le courrier. Mais cette fois-ci, je ne l'oubliai pas. Il s'agissait d'une lettre sans adressant, ni timbre. En fait, c'était plutôt une feuille pliée en deux que quelqu'un avait mis dans une enveloppe déjà utilisée. Je gardai cette lettre pour moi sans savoir pourquoi. Je la glissai dans la poche arrière de mon pantalon, pendant que je me précipitai à l'intérieur.

Ma mère posa un regard interrogatif sur moi, quand je montai l'escalier en courant jusqu'en haut. Elle m'interpella avant que j'aie pu fermer la porte de ma chambre. Ce n'était pas quelque chose d'interdit de prendre une lettre ouverte sans adressant, non ? J'essayais de garder la tête froide, mais j'étais tout excité à l'idée de la lire.

Très lentement, je tournai sur place pour regarder ma mère qui n'avait pas cessé de me suivre du regard. « Qu'est-ce qu'il y a, Maman ? » Je parlai d'une voix énervée, fait qu'elle me fit remarquer en me faisant une grimace. Soudain je craignis qu'elle ne remarque la lettre dans ma poche et je la cherchai avec ma main derrière moi.

« Qu'est-ce que tu tiens là ? » demandait-elle. Elle l'avait vue. Elle vit clair dans mes intentions. Chaud et froid se firent ressentir sur ma peau et je sentis des gouttes de sueur se former sur mon front. J'étais un menteur misérable. Vite, je lui montrai la main. « Rien, je n'ai rien. » Elle fronça les sourcils, mais me laissa partir sans commentaire.

Ce n'était pas toujours ainsi entre nous. Je me demandai d'où venait cette méfiance. Il y avait de la méfiance partout, les temps étaient durs.

Quand je franchis la porte de ma chambre pour la deuxième fois de suite, je la fermai soigneusement. Maintenant finies les interruptions ! Je me dirigeai tout de suite vers mon bureau pour ouvrir la lettre. En apercevant la feuille, je remarquai qu'il s'agissait d'une page du journal de la semaine, sur laquelle était écrite en majuscules : « ON NE VEUT PAS DE ... »

J'entendis quelqu'un frapper à la porte. Vite, je pris un livre d'école et couvris le document avant de prononcer un fort « entre ». C'était Paul, debout dans le chambranle. Timidement, il vint vers moi, une lueur vive dans le regard. Il se réjouissait. Quand il fut à ma hauteur, il m'adressa finalement la parole. « Tu as envie de jouer avec moi ? » me demanda-t-il plein d'espoir. Je soupirai. Je ne voulais pas le rejeter, mais je ne voulais pas non plus attendre pour examiner ma découverte. Il avait déjà ressenti mon hésitation et constata avec déception : « Ah, t'es en train d'étudier. Je te laisse alors. » Il fit demi-tour. Mais cette fois-ci ce fut moi qui l'interpellai. « Non, tu peux rester, j'ai quelque chose à te montrer. » Il revint avec un reflet curieux dans les yeux.

Quand je lui montrai le document, quand nous lûmes les deux phrases écrites là-dessus, j'aperçus un tremblement de ses mains. Une menace se laissait clairement lire entre les lignes. Je restai silencieux, en attente de sa réaction. Contrairement à ce que je connaissais de lui, il me demanda d'une voix dure et ferme : « Qui a écrit ça ? » Je haussai les épaules. « C'était dans la boîte aux lettres. Tu crois que c'est adressé à toi ? » Il ne me répondit pas, mais s'assit sur mon lit et s'effondra. J'examinai de nouveau la feuille. « ON NE VEUT PAS DE JUIFS CHEZ NOUS. RETOURNE DE LÀ OÙ TU ES VENU ! »

Je n'aimais pas du tout cela. C'était dangereux. C'était une dure réalité. Je m'inquiétais.

Je pris une forte inspiration et cachai la lettre dans le tiroir tout en bas du bureau. « Je ne vais le raconter à personne, d'accord ? » Paul acquiesça. Personne ne devait connaître ces mots méchants gravés sur la surface lisse du papier.

« Bon, on va jouer alors. »

23 juillet 1945

Une invitation survint sans que j'y fusse préparé. Mon père me transmit le message une semaine après ma découverte dans la boîte aux lettres. Un dîner chez son collègue de travail, rien de spécial, une soirée tranquille en bonne compagnie, me dit-il. Je lui demandai chez qui on irait.

Chez les Kerniger, me répondit-il. Je ne sus d'abord pas quoi répondre. Mais j'étais sûr de ne pas vouloir aller chez Kurt, pour rien au monde.

« Je ne viendrai pas. », annonçai-je à Papa.

« Quoi ?! Je voulais dire, pourquoi ? » La stupéfaction se laissait lire sur son visage. Il sembla vraiment étonné de ma réponse.

« Je disais que je n'allais pas venir, parce que je n'en ai pas envie. » Je répétai ces mots d'un ton calme, j'articulai clairement mon message. Normalement, je ne contredis pas mes parents. Mais les temps normaux étaient passés, non ? Mon père commença à s'énerver, il ne voulait pas céder non plus. Son visage rougit.

« Mais si, mon fils, tu viendras ! C'est un dîner très important, on a absolument besoin de discuter de nos affaires, c'est indispensable. Et Heinrich a invité toute la famille, toi y compris. Ce serait impoli de ne pas venir. »

« Vous ne pouvez pas discuter de vos affaires au travail ? », lui demandai-je impatiemment.

Le visage de mon père devint de plus en plus rouge, c'était déjà presque rouge tomate. « Non, cette fois, c'est un peu plus difficile. » Il avait élevé la voix, mais s'en rendit compte tout de suite. Je voyais que ce n'était pas

seulement moi qui le mettais en rage. C'était évidemment aussi un sujet très délicat. Je me souvins : des problèmes au travail.

Il essaya de se calmer un peu avant de poursuivre.

« Je suis désolé. Ce n'était pas dans mon intention de te crier dessus. Mais je te le répète, cette fois-ci, c'est un peu plus difficile. On est ... entraîné dans une chose un peu sale. Heinrich et moi l'avions initiée et maintenant il faut qu'on se sorte de ... là. Et ce serait mieux si le comité directeur ne l'apprenait pas. C'est pour cela qu'on en discutera chez lui, tu comprends ? »

Je hochai la tête. Mon père me crut convaincu par son explication assez vague et se tourna vers la porte. Je l'arrêtai avant qu'il puisse la franchir.

« Pourtant, je ne viendrai pas. » Je savais que j'avais l'air têtu, tel un petit enfant, mais il ne me pouvait pas non plus me convaincre aussi facilement de rencontrer mon ennemi.

Il me regarda pensivement et puis murmura : « Tu n'es plus ami avec lui, hein ? Je sais, cette famille veut démontrer sa puissance, et pas tout ce qu'ils font n'est juste, mais il faut s'accorder aux puissants pour avoir du succès. C'est eux qui font les règles et c'est nous qui devons les suivre. » Il cligna des yeux. Il eut soudain l'air fatigué et beaucoup plus âgé qu'il ne l'était. Derrière le masque dur de mon père se cachait un noyau doux, le côté de sa personnalité qui cherchait l'approbation des autres. Sa vie n'avait pas toujours été aussi facile qu'il ne le prétendait. Je ne le réalisai que maintenant, ayant constaté son épuisement mental. Tout d'un coup je voulus lui faire cette faveur, lui montrer que j'étais un fils digne de sa confiance. Alors je cédaï.

« D'accord, c'est bon, je vous accompagnerai, Maman et toi. » Il me sourit, ses traits toujours tendus.

« Mais, Paul, il viendra aussi ? Il fait partie de la famille maintenant, non ? » Mon père évita mon regard pendant que je posai la question. Elle n'a jamais été posée, ni par ma mère, ni par mon père, ni par moi. Personne ne savait très exactement quelle était la position de Paul dans notre famille, personne n'osait prononcer son opinion à haute voix.

« On ne peut pas le laisser tout seul à la maison. », fut la réponse évasive de mon père qui quitta maintenant définitivement la chambre, presque en fuyant.

29 juillet 1945

La semaine s'écoula trop vite et ce fut déjà dimanche, le jour du dîner chez la famille de Kurt. Je remarquai que, depuis que Paul habitait chez nous, nous n'allions dîner chez personne, nous restions toujours chez nous, cachés dans cette maison, comme sur un îlot de sécurité. Il était évident qu'on ne pouvait pas jouer à ce jeu pour l'éternité. Tôt ou tard, il faudrait que d'autres commencent à connaître Paul. Pourquoi mes parents voulaient-ils cacher le fait que Paul habite chez nous, qu'il faisait partie de la famille ? Eprouvaient-ils de la honte en parlant de lui ? En repensant plus tard à tout ce qui s'était passé à la fin de la guerre, je me rends compte aujourd'hui que j'avais oublié dans quelle époque nous avions vécu, dans quelles circonstances Paul était venu chez nous. Ce fut seulement beaucoup plus tard que les couches moyennes de la population apprirent le sort que partageait Paul avec des milliers d'autres personnes. Ce triste sort qui mena au déshonneur de toute l'humanité. À l'époque, moi je ne le savais non plus.

Maman donna une de mes vieilles chemises à Paul, parce qu'il n'avait pas d'habits élégants. Moi aussi, j'enfilai un costume réservé aux événements importants. La dernière fois que je l'avais porté était Noël dernier. Un nœud se forma dans mon estomac pendant que je me préparai. Bien que je préférasse de ne pas aller à ce rendez-vous idiot, c'est exactement ce que je fis. Je me demandais ce qui m'avait pris de me laisser convaincre, pourquoi je l'avais promis à mon père. Franchement, je n'étais pas du genre à rompre les promesses. C'était un

trait de mon caractère, auquel je devrais travailler. Je devrais être plus fidèle envers moi-même, ne pas toujours faire des faveurs à d'autres, avoir le courage de me rebeller. A ce moment-là, c'était déjà trop tard pour reculer.

Avant de descendre, je frappai à la porte de Paul. Je lui avais déjà assez parlé de Kurt, il devait déjà être ennuyé par mes discours répétitifs, mais je voulais m'assurer qu'il savait à quoi s'attendre. Il m'était trop cher pour le voir abattu à cause de mon ancien ami.

Quand j'ouvris, Paul était déjà tout prêt. Je ne l'avais jamais vu habillé d'aussi bon goût. Il portait une chemise blanche aux manches longues et un gilet kaki, un pantalon de velours et des chaussures en cuir qui brillaient sous la lumière du plafonnier.

« Waouh, ça te va super bien, cette tenue ! », m'exclamai-je. Son sourire un peu timide devint plus grand et il se redressa avec fierté en entendant mon compliment. Toute son apparence avait tellement changé depuis qu'il habitait chez nous. Je ne pus pas croire que ce furent seulement quelques mois depuis qu'il était avec nous, qu'il était avec moi. Je pensai impossible de pouvoir passer de lui un jour. Ce ne fut qu'alors que je remarquai comment j'avais été seul avant et ce qui m'avait manqué en étant seul.

« Merci. Tu es nerveux ? », me demanda-t-il. Je pris une profonde respiration pour calmer ma voix et cachai mes mains dans mes poches pour qu'il ne voie pas mes doigts agités.

« Non, ça va. » lui répliquai-je. Malgré mon effort pour cacher ma nervosité, ma voix restait légèrement tremblante, elle ne ressemblait pas du tout à la normale. Paul

hocha la tête d'un air entendu. Il vit clair en moi. Son sens de l'observation était admirable, mais je dirais que dans mon cas, c'était plutôt facile de deviner mon état psychologique.

« Bon, alors quand même un peu. » Il me sourit. C'est mieux d'être franc, surtout quand la personne en face de moi lisait mes pensées comme dans un miroir.

« Tu n'as pas besoin de te faire du souci à mon sujet. Je ne craquerai pas à cause de ce Kurt. », m'assura-t-il. J'acquiesçai.

« On va y aller alors. »

Mon père avait déjà garé la voiture devant la maison et nous attendait dans la Fiat, un modèle vert olive avec un parechoc argenté. La voiture était la fierté de mon père qui l'avait achetée avant la guerre. Lui-même, il portait un costume bleu marin, le bras décontracté sur la portière. Ma mère portait une robe bleu clair qui s'arrêtait jusqu'en dessus de ses genoux. Elle avait bouclé ses cheveux qui lui tombaient jusqu'aux épaules. Elle avait mis des boucles d'oreilles en argent qui bougeaient légèrement quand elle déplaçait sa tête. Je remarquai pour la première fois la beauté de ma mère. Je vis en elle une femme encore jeune, qui partait heureuse pour une sortie avec sa famille. Je m'imaginai à ce qu'elle avait dû ressembler quand mon père et elle s'étaient rencontrés et je me rendis compte que je pouvais très bien comprendre pourquoi mon père avait été séduit par elle.

« Tu viens, mon cœur ? » Je clignai les yeux comme si j'avais été ébloui par le soleil et remarquai que toute ma famille m'attendait dans la voiture. Perdu dans mes pensées, j'avais dû m'arrêter sans m'en rendre compte. Vite,

je fis les quelques pas en leur direction et ouvris la portière arrière pour m'asseoir à côté de Paul.

Le trajet fut silencieux, mon père n'aimait pas être distrait en conduisant. Il regardait fixement la rue, les mains fermes autour du volant, tellement tendu qu'on voyait déjà le blanc des articulations de ses doigts. Après avoir fait la moitié du trajet, ma mère posa sa main sur sa cuisse pour le calmer. Il la laissa faire, pourtant sans se détendre. Tout de même, le chemin n'était pas très long.

La villa des Kerniger s'étendait sur un territoire gigantesque. Une porte métallique s'ouvrit dès que notre voiture arriva devant leur demeure. On roula sur une allée de gravier et se gara devant la villa. Un garde nous ouvrit la portière et nous descendîmes. Même si ce n'était pas la première fois que j'étais chez eux, j'étais à nouveau impressionné par ce que je voyais. La villa était un immeuble en grès blanc avec des colonnes sur chaque côté de l'entrée. L'entrée se situait à environ un mètre de hauteur et pour l'atteindre, il fallait monter un escalier de quelques marches. En haut, au premier étage, une terrasse énorme couvrait presque la moitié de toute la surface. Vu que la demeure se situait juste à côté du lac, on avait une vue merveilleuse depuis le haut. La villa disposait de grandes fenêtres qui laissaient entrer la lumière dans les pièces, ce qui les faisait apparaître encore plus grandes. Sur le côté sud-est se trouvaient un petit parc et un verger qui mettaient un accent vert dans la scène. Le gazon poussait du côté lac. Une haie dense préservait la maison du regard curieux des passants. La villa et ses alentours ressemblaient plutôt à un temple grec combiné avec quelques éléments du jardin de Versailles.

Pompeux, exagéré, fanfaron, pour nommer seulement quelques mots qui décrivaient la famille Kerniger.

Paul à mon côté restait bouche bée devant la propriété somptueuse. Il n'a probablement jamais vu quelque chose de pareil. Ses yeux s'écarquillèrent pendant qu'il observait tous les détails de l'environnement, jusqu'à ce que je ne le tire avec moi en direction de la villa.

Le garde nous accompagna jusqu'à la porte d'entrée, où il nous laissa entrer, puis il regagna son poste. Dedans, monsieur Kerniger, sa femme et Kurt nous attendaient.

Les retrouvailles entre mon père et son collègue furent chaleureuses, ma mère fit la bise à la mère de Kurt et moi je consentis à les saluer avec une bonne poignée de main, comme mon père me l'avait appris. Je me sentis adulte, entouré de personnes importantes, bien habillé, de l'élégance partout. Je me plus dans cette atmosphère, j'eus le sentiment d'être moi-même quelqu'un d'important. Je fis semblant de ne jamais avoir été en conflit avec Kurt. Il participa à mon jeu, se conduisant comme si on était encore amis.

Paul suivit mon exemple, et sous le regard bienveillant de mes parents et le mien, il se présenta aux Kerniger. Les hommes s'excusèrent et se barricadèrent dans le bureau et nous, les enfants, allâmes avec Kurt. Comme nous n'étions plus sous le regard des parents, un silence embarrassant s'installa entre nous.

Après quelques instants finalement, Kurt prit la parole. « On pourrait parler de ce qui s'est passé ? »

Je ne vis pas pourquoi cela serait utile dans notre situation, j'avais tourné la page, mais l'effort inattendu de sa part me flatta malgré tout. Peut-être qu'il voulait encore être ami avec moi ?

J'acquiesçai.

« C'est quoi encore ton nom ? Paul ? Tu pourrais nous laisser une minute ? » Je ne voulus pas que Paul parte. Pourtant je restai immobile, aucun son ne voulut sortir de ma bouche pour m'empêcher de rester seul avec Kurt.

Mon fidèle Paul chercha mon approbation des yeux et puis se tourna pour quitter la chambre sans dire un mot. Je voulus le retenir, lui dire qu'il pouvait rester, qu'il n'y avait rien entre Kurt et moi que je lui avais caché. Il était mon seul ami, il ne fallait pas que je le laisse tomber.

« Ecoute, je suis vraiment désolé pour ce qui s'est passé. » Je tournai brusquement la tête en direction de Kurt. Avais-je bien entendu ? Il s'excusait auprès de moi ? C'était la première fois que j'entendais Kurt s'excuser auprès de quelqu'un, je doutais qu'il en fût capable. Très lentement, je levai les yeux pour le regarder en face. Nous restâmes tranquilles pour un moment, en nous regardant intensément. Ce fut moi qui brisai le silence en premier.

« Je croyais qu'on était amis ? » Je ne pouvais pas m'empêcher de poser cette question, qui lui dévoilait mon espoir.

« On était amis. » Il fit un pas en ma direction et intuitivement je reculai.

« Mais je n'étais plus autorisé à te parler et puis tu étais tout d'un coup si distant. » dit-il d'une voix grave.

« Quoi ! ? » M'exclamai-je. Cela ne pouvait pas être vrai ? Il accusait vraiment quelqu'un d'autre ?

« Tu peux garder un secret ? » Mon espace pour les secrets était presque épuisé, je n'étais pas sûr combien je pouvais encore en accueillir. J'en avais marre de toujours devoir rester silencieux. Qu'est-ce que cela pourrait bien provoquer d'en laisser échapper un ?

Kurt devait être dans une situation semblable. Il avait probablement aussi des secrets qu'il devait à tout prix garder, mais il voulait les partager. Le partage soulage, libère. Peut-être lui aussi en avait-il marre ? Maintenant, en étant tout près de lui, je le voyais sans aucune défense et sous une autre lumière. Il ne me semblait plus aussi intouchable, aussi fort et supérieur à moi. Lui aussi, il était un garçon qui commettait des erreurs, qui avait des sentiments, qui voulait être pardonné. Il se pouvait même que Kurt et moi avions plus de points en commun que je ne le croyais. Le seul ami qui lui restait depuis que j'étais parti, était le stupide Peter, l'ennuyeux, le copieur. Même l'argent de son père ne pouvait pas aider Kurt. Il y a toujours un point dans la vie où il faut se débrouiller seul et prendre ses propres décisions.

Sans attendre une réponse de ma part, Kurt poursuivait son discours. « La situation est un peu difficile... je veux dire, tout le monde sait qui est Paul. Ou au moins les gens croient le savoir. Et mes parents ne voulaient pas que j'aie contact avec lui et donc voilà pourquoi je ne te fréquente plus. Cela aurait pu nuire à l'image de son entreprise, si leurs partenaires d'affaires l'avaient appris. Mon père m'a informé sur ce sujet, ils sont très radicaux et ne tolèrent absolument pas les Juifs. Il est juif, non ? » La pâleur me monta aux joues en entendant cela. Je me souvenais très bien de la lettre de menace qui était arrivée il y a quelques semaines. Pourquoi était-ce si grave d'être juif ? Quelque chose me disait que ce que Kurt m'avait dit était vrai. Je ne me préoccupai pas de sa dernière question.

« Mon père travaille aussi dans l'entreprise. Pourquoi n'est-ce plus un problème maintenant qu'on se voit ? »

« Ce n'est plus comme c'était il y a quelques mois. Il y existe une interdiction de négocier avec les nazis, c'est un ordre du gouvernement. Comme on a plus d'information sur ce qui vient de se passer dans les camps de concentration, il vaut mieux que la société n'apprenne pas ce rapport économique. » L'entendre dire cela m'angoissa terriblement. Qu'est-ce qui avait bien pu se passer et qui avait mis Paul dans cet état de méfiance ? Maintenant ou jamais, je devais le savoir.

« Qu'est-ce qu'ils ont fait dans les camps de concentration ? » Ma voix tremblait de façon suspecte. Je me souvenais vaguement avoir lu dans un journal quelque chose sur ce sujet. Il s'agissait d'un endroit où l'on plaça des communautés de gens qui avaient dû quitter les villes à cause des bombardements. Ils y travaillèrent sous protection et produisirent le matériel nécessaire à la guerre. En fait, en y repensant, je doutais que cela soit vrai. Après avoir vu les dessins de Paul, qui lui dut quitter sa ville à la suite des destructions, cela me sembla improbable. Il fallait que je connaisse la réponse.

Madame Kerniger ouvrit la porte avant que Kurt n'ait pu me répondre et nous appela à table.

« Demande-lui. » me répondit Kurt en faisant un signe de tête en direction du couloir, là où Paul était parti il y a quelques minutes. Je me levai à contrecœur et suivis la mère de Kurt. J'aurais mille fois préféré continuer de parler avec Kurt. Je n'avais pas encore digéré toutes ces informations. Quelle était la position de mon père et de ma famille dans toute cette énigme ? La clé à toutes mes questions était Paul.

Ma poitrine éclatait presque de mon envie de lui parler. Mais avant qu'on puisse rentrer, il fallait encore supporter le dîner avec les Kerniger. Je craignais que cela puisse durer plusieurs heures.

A table, c'étaient les adultes qui faisaient la conversation. Je touchai à peine le repas préparé par la cuisinière. A cause de la constellation à table, je me retrouvai directement en face de Kurt, mais je me forçai à ne pas le regarder, à ne pas l'interroger du regard. Des images du premier repas en famille avec Paul resurgirent dans ma tête, je me souvins de son allure si triste et fatiguée. Furtivement, je tentais de capturer son regard, mais il ne se souciait pas de moi.

Soudain j'eus l'impression de me retrouver dans une pièce exiguë, je sentis l'air confiné brûler mes poumons. Je pus me retenir de tousser avec grand effort.

Quand le dessert fut servi, ma mère me demanda si j'allais bien. Je hochai la tête, ignorant ma main tremblante qui tenait la cuillère. Un peu de sauce à la fraise tomba sur la nappe parfaitement blanche et laissa une trace qui ressemblait à des gouttes de sang. Le regard voilé, je ressentis une douleur lancinante qui perçait mon arrière-tête. J'eus la nausée. Je laissai tomber la cuillère qui s'écrasa avec un fort bruit sur le rebord de mon assiette. Les conversations se turent et tout le monde me regarda, l'air stupéfait. Je m'excusai et me levai vite, pour me rendre aux toilettes.

Je ne connaissais pas très bien la villa des Kerniger, je pris un couloir à gauche de la salle à manger dans la tentative de trouver la salle de bains avant de vomir. Je courus jusqu'au fond du couloir, rien. Au hasard, j'ouvris une porte et me précipitai à l'intérieur. C'était la dernière

minute. Avant que le contenu de mon estomac se renverse sur des papiers froissés et des mines de crayon cassées, j'attrapai la poubelle. Je laissai tout sortir, tout qui m'avait détruit le moral. Épuisé, je fermai les yeux pour un instant. J'agrippai le rebord du bureau pour m'y retenir afin de me lever. Je n'avais pas encore retrouvé totalement l'équilibre.

Et là, je le vis. Réveillé d'un coup, je sautai en arrière en apercevant le signe de la croix gammée imprimée sur un document ressemblant à un contrat. A la fin de la page, deux signatures. Celle de monsieur Kerniger et celle de mon père. Etourdi, je titubai en direction de la porte, puis ce fut le noir total.

Début août 1945

Je ne me souvins plus de ce qui se passa ce jour-là. Je me réveillai dans mon lit, au Russenweg 12, Paul à mes côtés. La douleur n'avait pas disparu. Mais Paul était là pour moi, comme je l'étais quand il n'était pas assez fort. Avec prudence, il me repoussa dans les draps quand je voulus me lever. J'obéis, néanmoins je ne pus plus rester insensible. Une larme chaude s'échappa, je voulus la réprimer, ce qui ne fit qu'empirer la situation. Comment pourrai-je réprimer mes sanglots, en ayant connaissance du crime, du crime contre l'humanité ? Je ne voulus plus me cacher.

Je levai mon visage inondé de larmes en direction de Paul. « Oh Paul, je suis tellement désolé. C'est tellement terrible, tellement inhumain, ce qu'ils ont fait. » J'enfouis ma tête dans les draps, honteux. Paul me pressa la main, pas fort, mais assez fort pour me faire me sentir mieux.

Tout faisait sens maintenant : l'aversion de mon père qui ne voulait pas accueillir un réfugié juif, Kurt qui m'évitait, la lettre de menace. L'entreprise de mon père et de monsieur Kerniger avait vendu des armes aux Allemands, aux personnes sur le dessin que Paul m'avait montré. Ils les avaient utilisées pour tuer des hommes, des innocents.

Nous profitâmes de ce négoce, je ne voulais même pas savoir combien de personnes furent tuées pour financer notre voiture. Nous avons une responsabilité, une responsabilité dont nous abusâmes pour nous enrichir.

Mais personne dans la famille ne le savait, si ce n'est mon père. Maintenant je partageais son secret. Mais à qui le raconter, qui appeler à l'aide ? Personne ne voulait

entendre que son propre pays, même s'il se proclamait neutre, est impliqué dans une telle histoire. A quoi cela sert-il de le raconter à ma mère ? Elle ne pardonnerait jamais à mon père. Je ne pouvais pas trahir ma propre famille.

Mais Paul le savait. Il ne connaissait pas le rapport entre ma famille et les nazis, mais il avait connaissance du crime. Il en avait été lui-même victime. Je portais une responsabilité envers lui. Je ne pouvais pas abandonner mon propre frère.

Mi-août 1945

J'évitai mon père le plus possible. J'avais besoin de temps pour me préparer à tout raconter à Paul. Je le lui devais, il avait droit de le savoir. Je me sentais comme un traître aussi longtemps que je ne lui racontai rien. Il me connaissait trop bien pour ne pas supposer qu'il y avait quelque chose que je lui cachais.

Et puis, un après-midi à la mi-août, je fus prêt et je lui racontai ce que je savais.

Il faisait lourd ce jour-là et Paul et moi restâmes dans l'ombre du saule pleurer, assis dans l'herbe. Paul m'avait demandé avec un pressentiment aveugle ce que faisait mon père comme travail. D'un moment à l'autre, je lui dis tout. Il m'écouta attentivement sans m'interrompre. A la fin, la seule chose qu'il me dit, c'était que ce n'était pas de ma faute, que je ne devrais pas me casser la tête et que je devrais essayer de pardonner à mon père. Je fus étonné que lui, qui fut une victime, puisse encore me supporter, mais plus encore je ne compris qu'il me conseillait de pardonner. Comment lui, peut-il pardonner à nous, les coupables ?

« Je ne le peux pas, Paul. » fut ma réponse.

« Mais tu devrais, sois content d'avoir une famille. Tout le monde commet des erreurs. Tant qu'on les reconnaît et ne les répète pas, on devrait être pardonné. Et puis finalement, vous m'avez accueilli, vous m'avez donné le chez moi que je désirai. » Cette dernière phrase, il l'ajoutait tout bas.

Ce jour-là, nous gravâmes nos initiales dans l'écorce du saule pleureur, comme pour démontrer l'infinité de notre fraternité. L'endroit était un peu caché, on dut

monter sur une table pour arriver jusqu'en bas de la première branche, mais les deux lettres – un P et un M – sont encore visibles aujourd'hui.

Cette journée devait me rester en mémoire, car c'est ainsi que fut défini notre sort. Le temps avec Paul était limité.

Ma mère nous annonça un jour, qu'un homme aux Etats-Unis s'était manifesté. Il prétendait être un oncle de Paul et voulait le ramener chez lui, à New-York. Il avait contacté par lettre le département fédéral de justice et police, département responsable pour les réfugiés, et y avait présenté ses intentions. Le département avait lui-même écrit à notre famille pour nous informer du cas.

Le département considérait une prolongation du passeport de réfugié de Paul comme inutile face à cette possibilité de regagner sa famille. La Suisse était un pays de transit qui n'avait pas comme intention d'héberger des réfugiés à long terme. Elle soutenait donc la poursuite du voyage de Paul en direction des Etats-Unis et y participerait financement. De plus, notre famille ne possédait aucun droit envers l'éducation de Paul, droit que son oncle pouvait remplir grâce à son lien familial.

Les émotions furent partagées face à cette annonce. Ma mère essayait de se montrer enthousiaste, elle se réjouissait qu'une partie de la famille de Paul ait survécu et voulait y voir un signe positif que sa vie pourrait se normaliser un jour. C'était seulement du théâtre. Un masque qui devait dévoiler sa peine, elle ne voulait pas que Paul parte, mais elle savait qu'elle ne pouvait rien y changer. Dans la lettre, le départ de Paul fut déjà décidé, mais le message fut poliment écrit pour éviter des complexités dans la procédure.

Mon père ne dit rien, j'imaginai que cette information le soulageait. Il ne ressentit jamais du plaisir à l'idée d'accueillir quelqu'un chez nous. Ainsi, il n'avait plus besoin de supporter de voir une personne dont il était responsable de la misère. J'espérais qu'en son intérieur il reconnaissait ses erreurs, qu'il était désolé pour ce que dut souffrir Paul. Ce n'était pas à moi de le lui rappeler, il devait vivre tout seul avec cette peine.

Quant à moi, je tombai dans une crise après cette annonce. Je restai au lit pendant que le soleil brillait dehors, je dormis mal et réveillai toute la maison quand mes cauchemars me firent sursauter et crier. Ma tête produisit des images abstruses qui devenaient vivantes quand je fermai les yeux. Paul était emmené loin de notre maison, pendant que des créatures gigantesques nous menaçaient avec des fusils. Elles avaient toutes la même apparence, la peau pâle grise, des yeux laiteux sans pupille, des lèvres noires. Leurs cheveux blonds superbes, tous coiffés de la même façon, et leurs uniformes vert olive contrastaient avec leur visage horrible. Leurs mains, d'où les veines ressortaient, rappelaient les mains de robots. Elles chargeaient mécaniquement les fusils, toutes à l'unisson, uniforme, efficace.

Le danger ne disparut pas, les pensées des nazis étaient partout dans la société. Je ne savais plus à qui faire confiance. Même si l'idée de voir Paul partir me tuait, je devais admettre qu'en Amérique, loin de son horrible passé, il serait peut-être en sécurité. Il aurait la possibilité de prendre du recul par rapport à ce qui se passait en Europe. Je savais qu'il ne le voulait pas. Il ne voulait pas encore une fois être sorti de son environnement social, maintenant qu'il avait finalement un chez soi. Je voulus prendre l'initiative pour lui, lui prouver que je tenais à

lui, mais je sus que cela aurait été en vain. Le fait que je ne pouvais rien faire pour obliger le gouvernement à le laisser rester, me détruisait.

Je finis par m'en accommoder, qu'est-ce que j'aurais dû faire d'autre ? Je dus accepter cette décision, je devais aller de l'avant. Paul reçut des lettres de son oncle et de sa femme, avec des photos et même un petit porte-clés en forme de statue de la Liberté. Ils écrivaient qu'ils étaient contents de le voir bientôt, et je pense que Paul l'était aussi un peu. Cela me donna un coup de poignard au cœur, j'aurais aimé que Paul préfère rester avec nous, il ne devrait pas se réjouir de partir. Je me rappelais que je devais être heureux qu'il ait trouvé quelqu'un qui le traite comme il le mérite et que je devais lui souhaiter le meilleur pour l'avenir.

Bientôt, il nous fut annoncé que le jour du départ serait le samedi 8 septembre. Ce jour-là, Paul devrait prendre le train pour Hambourg où il continuerait son voyage en bateau. La traversée durerait environ une semaine, cela dépendrait du temps.

A partir de là, tout alla vite. La date s'approchait tellement rapidement et nous avions encore beaucoup de choses à préparer. Maman et Paul allèrent en ville pour acheter de nouveaux vêtements et une valise. Paul et moi, nous primes le train pour la première fois. Il fallait que Paul s'exerce afin de pouvoir accomplir le prochain voyage en wagon tout seul. Je remarquai que le trajet en train ne fut pas agréable pour lui, mais il ne laissa pas son angoisse prendre le dessus et releva courageusement le défi.

Mon père organisa les billets pour le voyage, il les rangea soigneusement dans son bureau, où ils attendirent

jusqu'au jour du départ. A Paul et moi, il nous restait peu de temps ensemble.

8 septembre 1945

Je me suis réveillé parce que j'entendis des coups à la porte. Péniblement, j'ouvris les yeux. Il faisait encore nuit dehors, le soleil était encore couché. Je rejetai la couverture et me levai. Mes souliers avançaient à tâtons sur le sol froid vers la porte. Je l'ouvris et Paul, le visage encore peu réveillé, me regardait en face. Il portait son pyjama et ses cheveux allaient dans toutes les directions. « Je ne peux plus dormir. », me dit-il. Je le laissai entrer et fermai la porte doucement pour ne pas réveiller mes parents.

Nous nous installâmes sur mon lit.

« Je suis vraiment content que tu sois venu chez nous. Je n'ai jamais eu de meilleur copain que toi, t'es comme un frère pour moi. » Je déglutis. J'avais toujours eu des difficultés à exprimer mes sentiments. Il me manquait les mots pour décrire les choses que je ressentais. L'idée que Paul ne serait plus là demain me fit monter les larmes.

« Tu es mon âme sœur, je ne veux pas te quitter. » En me disant cela, il leva les yeux vers moi, ils étaient injectés de sang et vitreux. Je le pris dans mes bras et le serrai fort, pour qu'il ne puisse pas voir les larmes briller dans mes yeux.

« Je ne t'oublierai jamais, on restera en contact », murmurai-je dans son oreille.

Ensemble, nous observâmes le lever du soleil, dont les couleurs les plus brillantes annonçaient le début d'une journée magnifique, et qui nous conduirait dans un nouveau futur.

Jamais de la vie, je n'oublierai mon frère étranger.

Epilogue

New-York, le 12 janvier 1946

Mon cher frère,

Je suis bien arrivé en Amérique ! Je dois te transmettre les meilleures salutations de mon oncle Freddie et de ma tante Magdalena. Ils vous remercient, ta famille et toi, de vous être si bien occupés de moi. Comme tu peux le voir, je tiens ma promesse du jour du départ de t'écrire et de te raconter ce que je vis ici.

New York est vraiment une ville géniale, mais très différente des villes européennes. Les immeubles sont impressionnants, tout est si parfait. Quand je suis arrivé il y a presque quatre mois, j'étais complètement perdu. Surtout à cause de la langue, je ne parlais pas du tout l'anglais. Heureusement, mon oncle a pu me donner quelques leçons avant que j'aie pour la première fois à l'école. Je peux t'assurer que je suis bien accueilli chez oncle Freddie et tante Magdalena. Ils ont émigré aux Etats-Unis après la Grande Guerre, c'est pour cela que je ne les ai jamais vus auparavant. Magdalena est la sœur de mon père. Elle et mon oncle habitent dans une maison un peu en dehors de la ville, proche de Long Island.

Ma tante est médecin et elle m'a envoyé chez un psychologue pour m'aider à guérir le traumatisme dû à ce que j'ai vécu durant la guerre. Il m'a aidé à m'ouvrir, à parler de ce qui s'est passé, à mettre sur papier ce qui me chagrine. Et, même si tu sais déjà ce qui m'est arrivé, je veux que tu l'entendes de ma bouche. Tu as été honnête avec moi et je veux faire pareil. Je veux tout te raconter, sans laisser de côté les détails horribles.

Je dois me libérer de ce poids. J'ai tout écrit sur papier, tout ce dont je me souviens, pour que tu puisses le lire, pour que tu puisses ressentir ce que j'ai traversé, en imaginant que ma voix te le raconte.

Si tu te sens prêt à affronter cette page noire de ma vie, prends les papiers dans l'enveloppe et lis-les. Si tu ne veux pas lire ces feuilles qui contiennent les preuves de tant d'horreur, de tant de maltraitance et de tant de mort, brûle-les. Tu ne dois pas te sentir obligé de traverser la même peine que moi. Mais je crois te connaître assez bien pour savoir quelle va être ta décision.

Maintenant, ayant terminé cette lettre, je sens le soulagement me submerger. Après l'obscurité, il y aura la lumière. Je vois la lueur du soleil s'approcher, et bientôt je serai ébloui par celle-ci.

J'espère qu'un jour tu viendras en Amérique pour que je puisse te montrer New York. Veuille trouver quelques photos que j'ai prises les mois derniers.

Comment ça va chez toi ? Qu'est-ce que j'ai raté ? S'il te plaît, transmets mes salutations à tes parents, et écris-moi.

Ton Paul

